

De Simone Weil à Aimé Césaire : hitlérisme et entreprise coloniale

Bernadette Cailler

DANS **PRÉSENCE AFRICAINE** 1995/3 (N° 151-152), PAGES 238 À 250
ÉDITIONS **ÉDITIONS PRÉSENCE AFRICAINE**

ISSN 0032-7638

DOI 10.3917/presa.151.0238

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-presence-africaine-1995-3-page-238.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Présence Africaine.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

De Simone Weil à Aimé Césaire : hitlérisme et entreprise coloniale

*A ce moment-là seul
comprendrez-vous donc tous
quand leur viendra l'idée
bientôt cette idée leur viendra
de vouloir vous en bouffer du nègre
à la manière d'Hitler
bouffant du juif
sept jours fascistes
sur
sept*

L. G. Damas (1).

Sans évidemment en exclure la possibilité, je ne sache pas que Césaire ait rencontré Simone Weil, son aînée de quatre ans, morte le 24 août 1943 à Londres, consumée de bien des maux, dont le plus grand, peut-être, était de ne pas avoir souffert les douleurs de la guerre, de l'oppression, de la persécution, dans sa propre chair (2). Voici quelque temps déjà que je me demande si, quelles que soient les difficultés rencontrées jadis et toujours dans l'étude des textes poétiques de Césaire, certains chemins inconscients ne m'avaient pas, depuis l'adolescence, et, qui sait, même encore plus loin dans le temps, un tant soit peu préparée à découvrir les lignes

(1) « S.O.S. », *Pigments, Névralgies*, Présence Africaine, Paris, 1972, pp. 51-52.

(2) Voir Simone Weil, *Ecrits de Londres et dernières lettres*, Gallimard, Paris, 1957, pp. 185-257.

de force de son œuvre, sous-jacente, en somme, à la parole poétique. Ainsi, tel ou tel texte de Weil, lu dans ma quinzième année, me semblera aujourd'hui cheminer en parallèle avec quelque phrase de Césaire, pensée-sœur s'il en fut ; tel ou tel autre texte me semblera développer à l'avance une idée proposée plus tard par Césaire ; tel ou tel autre me semblera résonner en écho, en contrepoint ; parfois, aussi, je me dis que Weil avait, plus tôt, vu plus loin, plus justement que Césaire ; ou, au contraire, que pour une fois, décidément, elle en savait, en voyait moins ; et enfin, parfois aussi, j'ai besoin de me rassurer, me pacifier auprès de Césaire, dont la très grande passion ne l'entraîne pourtant jamais vers le fanatisme, le masochisme, dirais-je la folie mystique ? Sacrifice ou suicide, cette passion de la douleur, du martyr chez Weil ?

Les textes qui ouvrent la voie royale d'un dialogue entre Weil et Césaire sont, nul doute, ceux qui permettront au lecteur de nouer des rapports entre l'hitlérisme, la barbarie nazie, et l'entreprise coloniale, que celle-ci soit pratiquée par tel ou tel peuple, à un moment ou l'autre de l'histoire humaine bien sûr, ou, plus précisément, qu'elle soit celle de l'histoire européenne ; évidemment, par souci de rigueur intellectuelle, peut-être faudrait-il commencer par analyser la dialectique pouvant exister entre l'entreprise coloniale en général, et la « nôtre », ou la « leur ». Pourtant, si l'on veut bien faire place déjà à une question qui me paraît essentielle, à savoir, le racisme est-il envisageable sans l'esprit de conquête ?, et si, comme je le crois, une réponse honnête ne peut qu'être négative, alors, sans doute, la distance diminuera-t-elle entre le grand E de l'Entreprise et les autres, toutes les autres. Mais, pourra-t-on aussi objecter, après tout, peut-être la barbarie nazie était-elle un énorme accident ; mais, dites-moi, le colonialisme n'a jamais consciemment construit la théorie du génocide ; mais, dites-moi, les civilisations sont le plus souvent le fruit de mélanges, certains d'entre eux forcés sur l'habitant, etc. Je vous répondrai en toute paix et toute tristesse que Weil et Césaire sont parmi ceux qui sont là pour nous instruire définitivement sur de telles questions. Il est vrai que lorsque Simone Weil écrit qu'il « n'y a jamais eu en France de doctrine coloniale... il y a eu des pratiques

coloniales (3) », elle semble indirectement séparer des actes fondés sur une théorie (systématiquement raciste, pour ce qui est des nazis) et des décisions d'ordre avant tout pragmatique et utilitaire. Cependant, dans le même essai, elle ajoute à son analyse des réflexions qui, d'une part, rapprochent fâcheusement pratique hitlérienne et pratique colonialiste et, d'autre part, annoncent Césaire. Ainsi, les deux influences souvent signalées à propos de la colonisation française, à savoir l'influence des idées chrétiennes, et celle des idées de 1789, influences dont les points positifs sont en théorie faciles à repérer, ces influences, en 1943, Weil les estime « relativement faibles et passagères », en raison du « mode de propagation... et de la distance exagérée entre la théorie et la pratique » (*EHP, QC*, p. 368). Césaire, quant à lui, un an plus tard, dans sa « Lettre ouverte à Monseigneur Varin de la Brunelière », présentera une analyse serrée des attitudes et de la pratique de nombreux représentants de l'Eglise vis-à-vis de l'esclavage, de l'aube du christianisme à l'époque de l'abolition. Cette analyse met en relief l'immense responsabilité qui, pour toujours, pèsera — devrait peser — sur les consciences chrétiennes (4). Par ailleurs, annonçant le Césaire du *Discours sur le colonialisme* (5), Simone Weil rappelle que l'hitlérisme « consiste dans l'application par l'Allemagne au continent européen [...] des méthodes de la conquête et de la domination coloniale » et que si « on examine en détail les procédés des conquêtes coloniales, l'analogie avec les procédés hitlériens est évidente » (*EHP, QC*, 1, p. 368). Autrement dit : « montre-moi tes actes plutôt que tes idées » ; tes actes sont tes idées ; à noter, Weil suggère que la cruauté

(3) « A propos de la question coloniale dans ses rapports avec le destin du peuple français » (1943), *Ecrits historiques et politiques*, Gallimard, Paris, 1960, p. 364. (Désormais : *EHP, QC*.)

(4) « Lettre ouverte à Monseigneur Varin de la Brunelière, évêque de Saint-Pierre et de Fort-de-France », *Tropiques*, tome 2, n° 11, mai 1944, Paris, Editions Jean-Michel Place, 1978, pp. 104-116.

(5) « Discours sur le colonialisme », *Œuvre historique et politique. Discours et Communications. Œuvres complètes*, tome 3, Paris/Fort-de-France, Editions Désormeaux, 1976, pp. 357-401. (Désormais : *OPH, DC*.) Version originale parue en 1950, Editions Réclame, Paris. Pour une vue d'ensemble précise des écrits de Césaire jusqu'en juin 1978, voir Thomas A. Hale, *Les Ecrits d'Aimé Césaire*. Bibliographie commentée. *Etudes françaises* 14/3-4, Presses de l'Université de Montréal. On souhaiterait que paraisse une suite à cet ouvrage.

croissante des nazis semble être allée de pair avec la vision de la défaite : qui saurait dire la limite de la cruauté des actions humaines, quelle que soit la plus ou moins grande cruauté des « idées » qui puissent en être la source ?

Pour ce qui est du colonialisme hitlérien, il me paraît approprié ici de rappeler en quelques mots que l'Allemagne nazie avait des projets très précis concernant la domination, le découpage, l'organisation de l'Europe *et* de l'Afrique après la victoire escomptée (de connivence avec Mussolini, bien sûr qui, en Afrique du Nord, rêvait de rebâtir l'*Imperium Romanum* (6). Pour ce qui est de l'Europe, rappelons rapidement que l'Allemagne nazie avait en tête de créer un *Grossgermanisches Reich* au centre duquel serait le *Grossdeutsches Reich*. L'immense domaine devait s'étendre du nord et de l'ouest de la France jusqu'à l'Oural, et posséder, entre autres protectorats, ce qui allait rester de la France et qui, désormais, s'appellerait « Bourgogne ». Dès 1925, date de publication de *Mein Kampf* (7), Hitler avait clairement annoncé la colonisation de vastes portions de l'Europe, le regard tourné vers la Russie bolchevique (autre bête noire), et les territoires avoisinants. A cette époque, l'expansion coloniale en Afrique lui paraissait moins essentielle, moins fructueuse pour la montée en puissance de la Grande Germanie (p. 139, 649-664). Pour ce qui est du transport de l'idéologie raciste en Afrique, peut-être est-il bon de rappeler l'établissement, par les nazis, d'une hiérarchie de la plus ou moins grande blancheur ; peut-être est-il bon de rappeler que les Français, pour les nazis, étaient des demi-Blancs, et qu'ils faisaient, sur ce point-là, confiance aux Africains pour voir la différence entre un vrai Blanc nordique et tous les autres. Toujours dans *Mein Kampf*, le lecteur entendra Hitler se lamenter sur la « négrification » progressive de la France, par le truchement, entre autres, de ses troupes coloniales (p. 624). Et dans un rapport officiel daté de 1937, on pouvait ainsi lire :

(6) Voir A. Kum'a Ndumbe III, « Black Africa and Germany during the Second World War », *Africa and the Second World War*. Reports and papers of the Symposium organized by the UNESCO at Benghazi, Libyan Arab Jamahiriya, from 10 to 13 Nov. 1980, UNESCO, Paris, 1985, pp. 51-75. Du même auteur : *Hitler voulait l'Afrique : les plans secrets pour une Afrique fasciste, 1933-1945*, L'Harmattan, Paris, 1980.

(7) Adolf Hitler, *Mein Kampf*, trans. Ralph Manheim, Boston, Houghton Mifflin Company, 1943.

« *The native, when not already Europeanized or a half-caste, distinguishes, in Africa, between the pure white — in part Germanic people or, as in South Africa and in North American immigration laws, termed the Nordic race — and the "half-and-half" non-pure white, in which case he thinks, for instance, of the French, or of the Levantine, etc. The native often has a very accurate perception of the various specific characteristics of the peoples amongst his white masters (8).* »

Combien de Français métropolitains seraient prêts, aujourd'hui comme hier, à regarder froidement en face de telles déclarations, et établir le rapport qui s'impose entre leur condition déclarée ici de demi-nègres et l'aspect raciste de leurs propres ambitions expansionnistes ? On ne saurait douter que bon nombre de Français trouvent encore difficile d'admettre un rôle quelconque dans la collaboration avec les nazis, ou qu'ils furent en quoi que ce soit complices de la déportation de certains segments de la population (sans parler des allégations honteuses faites par quelques « révisionnistes » que les chambres à gaz sont un « mythe »). Encore plus nombreux peut-être sont ceux qui continuent de voir en l'entreprise coloniale la fameuse « mission civilisatrice », et dans les mouvements d'indépendance de l'après-guerre — et d'aujourd'hui dans les Antilles, voire dans le Pacifique — de grossières trahisons à l'endroit des bienfaiteurs européens. Encore plus frappant peut-être est le fait que bien des Français d'aujourd'hui rejetteraient l'idée que, colonisateurs, c'est souvent qu'ils se conduisirent en racistes ; et que — pour dire plutôt le moins que le plus — il y avait tout de même quelque incongruité à envoyer au combat des troupes de colonisés contre les *purs*, les grands racistes nazis (sans parler des conquêtes coloniales effectuées à l'aide d'Africains, sans parler de la première Grande Guerre, et de l'Indochine, et de l'Algérie...). Et combien ne savent pas, ne veulent pas encore dessouder en cette longue histoire les chemins sanglants des luttes anticolonialistes (9) ?

(8) Cité en anglais dans « *Black Africa and Germany...* », p. 59 (voir note 6 ci-dessus).

(9) Voir Myron Echenberg, *Colonial Conscripts. The Tirailleurs sénégalais in French West Africa, 1857-1960*, Portsmouth, NH/London, Heinemann Educational Books Inc., 1991. Du même auteur : « *Tragedy at Thiaroye : The Senegalese Soldiers' Uprising of 1944* », *African Labor History*, ed. by Robin Cohen, Jean Copans, and Peter Gutkind, Beverly Hills, Sage, 1978, pp. 109-128.

Reste que certains d'entre nous auront de la peine à accepter l'association entre hitlérisme et colonialisme au niveau le plus essentiel. Dans une étude récente sur l'histoire et la sociologie du génocide (10), Frank Chalk et Kurt Jonassohn soulignent avec à propos qu'on ne saurait mettre du même côté de la balance le génocide intentionnel et « réussi » et des actes plus ou moins conscients, plus ou moins intentionnels, et que d'ailleurs, il ne faut pas, bien sûr, confondre la tuerie en masse avec des actes ethnocidaires qui ne visent pas à la disparition du groupe. De là, les auteurs en viennent à proposer une catégorisation des génocides liée aux motifs qui en seraient la base : « 1. to eliminate a real or potential threat ; 2. to spread terror among real or potential enemies ; 3. to acquire economic wealth ; 4. to implement a belief, a theory, or ideology » (p. 29). Pourtant, ces mêmes auteurs reconnaissent qu'une séparation rigide entre ces quatre types n'est pas souvent possible, ce qu'une étude des cas présentés dans le livre ne pourra que démontrer au lecteur soigneux. En ce qui concerne la tragédie de l'holocauste, l'idéologie allait, nul doute, peser d'un poids extrême. Par ailleurs, la convoitise de richesses matérielles fut bien le nerf de l'entreprise dans la conquête des terres amérindiennes (y compris caribéennes). Que de vastes segments de la population amérindienne aient été éliminés par le feu des envahisseurs et, encore plus, par les épidémies, l'alcool, autres armes de première grandeur, qui serait assez naïf ou mal informé pour n'y découvrir, dans la pratique, la conscience d'une supériorité raciale et culturelle ? Sans doute l'entreprise coloniale française en Afrique ressort-elle aussi d'abord d'une faim de richesses matérielles (type 3). A ne jamais oublier pourtant, entre le développement économique d'une nation qui n'est plus la plaque tournante de l'Europe, la victoire des « Prussiens » (1870), l'humiliation infligée à la France par la perte de l'Alsace-Lorraine, les ambitions anglaises et allemandes en Afrique, et de superbes déclarations à la Renan : « *La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure qui s'y établit pour le gouverner n'a rien de choquant* (11) », il y a là, précisément, un réseau de « motifs »

(10) Frank Chalk and Kurt Jonassohn, *The History and Sociology of Genocide. Analyses and Case Studies* (New Haven : Yale University Press, 1990).

(11) Ernest Renan, *La Réforme intellectuelle et morale*, Ed. Michel Lévy Frères, 1875, pp.92-93.

dont les aspects idéologiquement les plus négatifs sont présentés, à qui veut bien ou ne veut pas entendre, comme des missions honorables (ainsi la rhétorique à la Renan). Des études récentes sur la conquête coloniale, même celles qui s'évertuent à ménager la chèvre et le chou, à ne pas oublier les aspects « généreux » de l'entreprise, reconnaissent qu'il y eut, en Afrique, des tueries dignes des massacres perpétrés par les nazis à Oradour-sur-Glane : ainsi, pour mémoire et parmi d'autres exploits, le lugubre carnage, en 1899, de Birni N'Konni (12).

Pour Césaire, les pratiques coloniales ne pouvaient que mener à ce qu'il nomme « *l'ensauvagement* » lent mais sûr du continent européen, expression vraiment saisissante (OPH, DC, p. 362). Parallèlement, les deux penseurs, Weil et Césaire donc, établissent une très longue chaîne dans le temps de la conduite occidentale, l'une, dès la fin des années 30, desouchant dans l'ancienne Rome les « *origines de l'hitlérisme* (13) », et l'autre, au lendemain de la guerre, dans l'entreprise coloniale, la pratique qui, un jour, appellerait son châtiment : Hitler. Déclaration à lire, je crois avec précaution : chaque fois que Césaire fait allusion aux actes inhumains, travail forcé, massacres, mépris des êtres, etc., qui accompagnent toujours l'entreprise colonialiste, il a de concert à l'esprit l'image de la société bourgeoise européenne, société progressivement pourrie par l'argent et les valeurs mercantiles, quelle qu'ait pu être l'importance, à la source de cette société et, dans son développement, de l'idéal humaniste. Ainsi, comme il le rappelle :

« *C'est au moment où l'Europe est tombée entre les mains des financiers et des capitaines d'industrie les plus dénués de scrupules que l'Europe s'est "propagée"; que notre malchance a voulu que ce soit cette Europe-là que nous ayons rencontrée...* » (OPH, DC, p. 370).

(12) Voir Gilbert Comte, « La course ensanglantée de la colonne Voulet-Chanoine », *l'Empire triomphant, 1871-1936*, Paris, Denoël, 1988, pp. 163-178. D'une idéologie différente, beaucoup moins complaisante à l'égard de la colonisation, voir Jean Suret-Canale, « La course au Tchad », *Afrique noire occidentale et centrale* (vol. 1), préface de Jean Dresch, 3^e éd., Editions sociales, Paris, 1968, pp. 295-307.

(13) S. Weil, « Quelques réflexions sur les origines de l'hitlérisme » (en partie publié en 1940), *EHP*, pp. 11-60.

Cette section du *Discours* est riche en allusions ou références à l'idéologie et à la pratique nazies ainsi qu'aux discours et procédés colonialistes, références qui soulignent l'incompétence intellectuelle ou le degré d'hypocrisie qu'il y a à considérer l'hitlérisme comme une « curiosité », une aberration de l'histoire occidentale chrétienne ; qu'avant d'en être la « victime », « on en a été complice » (OHP, DC, p. 362). Citant de nombreux auteurs, dans cette même section et les suivantes, écrivains, professeurs, prêtres, ethnologues, soldats, etc., aux noms pour la plupart très connus et « estimés » de leurs concitoyens (dont Renan, Psichari, Loti..., mais aussi de nombreux contemporains), Césaire force le lecteur simplement logique avec lui-même à reconnaître que, d'une part, de nombreux éléments du discours occidental hérité du passé ont de fortes résonances « nazies », et que, d'autre part, — Césaire faisant donc écho à Weil —, ce que le bourgeois humaniste et chrétien du XX^e siècle ne pardonne pas à Hitler, c'est :

« Le crime contre l'homme blanc, c'est l'humiliation de l'homme blanc, et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique » (OHP, DC, p. 363) (14).

Weil, quant à elle, rappellera que l'Ancienne Rome, dans ses conquêtes et entreprises de domination, ne regardait guère à la *couleur*, et elle proposera une longue étude comparative des actes et stratégies pratiqués respectivement par l'Empire romain et l'Allemagne nazie, dans leur bassesse, perfidie et cruauté — pour employer ses propres termes. A noter : comme intermédiaires moins « parfaits » entre impérialisme romain et hitlérisme, elle allait proposer, non pas les Germains des siècles passés, mais plutôt les inventeurs français de l'État centralisé et conquérant, les Richelieu, Louis XIV, et plus tard, Napoléon (*EHP, OH*, p. 11-60). En revanche, Césaire n'établit pas un lien direct entre César et Hitler. Pourtant, dans la dernière section du *Discours*, il

(14) Voir aussi l'introduction que Césaire a consacrée à *Esclavage et colonisation* par Victor Schoelcher. Avant-propos de Charles-André Julien. Textes annotés par Emile Tersen, P.U.F., Paris, 1948, pp. 1-28.

déclare sans ambages que « *l'entreprise coloniale est au monde moderne ce que l'impérialisme romain fut au monde antique : préparateur du désastre et fourrier de la catastrophe* » (OPH, DC, p. 398), ce qui suppose, chez l'auteur, des connaissances précises en matière de monde romain. Evidemment, Césaire sait ce dont il parle ; on se souvient qu'il fut, dans sa jeunesse, brillant professeur de latin-grec. En fait, le lecteur familier avec les autres sections du *Discours*, en particulier la deuxième section, n'aura de peine à tisser les maillons d'une chaîne incluant Rome, colonialisme « moderne » européen, et hitlérisme. Méditant sur ces visages de l'impérialisme conquérant, celui de la civilisation « unique », Césaire en déduit que, tôt ou tard, cet impérialisme débouchera sur la barbarie. Ainsi, citant Quinet en fin d'ouvrage, et à la suite de Weil, il salue en maintes cultures détruites par Rome — Carthage, l'Égypte, la Grèce, la Judée, la Perse, la Dacie, les Gaules... — les « digues », les « colonnes » sur lesquelles s'appuyaient les plus beaux éléments de la civilisation antique :

« *Quand on eut détruit, aux applaudissements des sages du temps, chacune de ces colonnes vivantes, l'édifice tomba par terre et les sages de nos jours cherchent encore comment ont pu se faire en un moment de si grandes ruines !* » (OPH, DC, p. 399).

A l'époque où il rédige le *Discours*, peu après la guerre, Césaire est, d'une part, convaincu que le barbare moderne — aux portes d'une Europe dont il a peur qu'elle soit moribonde, rongée jusqu'au cœur de ses propres maux — s'incarne désormais dans l'Amérique violente, raciste, démesurée, mercantile et vulgaire. Peu avant sa mort, Weil avait proposé la même analyse, et cela en termes virulents (EPH, QC, p. 371-375). D'autre part, Césaire appelle, de tous ses vœux, la chute de ce qu'il appelle « *la tyrannie d'une bourgeoisie déshumanisée* ». Lorsque, quelques années plus tard, Césaire coupera ses liens avec le parti communiste, ce n'est pas parce qu'il en rejettera l'idéologie, mais parce qu'il y découvrira, par rapport à l'idéal, d'inadmissibles trahisons. Eveil plus tardif que celui de Weil qui, toute jeune, avait

annoncé sa grande désillusion vis-à-vis du communisme et de la Russie soviétique (15).

Enfin, la rencontre entre Weil et Césaire me paraît culminer dans une compréhension profonde de l'effet dévastateur que le colonialisme exerce sur la santé, la vitalité d'un peuple. L'un et l'autre font grand cas du fait que le colonialisme est toujours habile à priver un peuple de son passé, et en conséquence, lui prépare un avenir disloqué, boiteux, souvent improductif, cela pour une période évidemment variable selon les circonstances particulières. Ainsi, cette déclaration de Simone Weil aurait bien pu être signée de Césaire :

« Le mal que l'Allemagne aurait fait à l'Europe si l'Angleterre n'avait pas empêché la victoire allemande, c'est le mal que fait la colonisation, c'est le déracinement. Elle aurait privé les pays conquis de leur passé. La perte du passé, c'est la chute dans la servitude coloniale » (EHP, QC, p. 368).

Lisant ces lignes, on songe aussi à l'œuvre clandestine de Vercors, *Le Silence de la mer* (1941), récit émouvant dans lequel, à sa grande stupeur, à son grand désespoir, l'officier allemand idéaliste en vient à prendre conscience que l'Allemagne nazie ne prévoit pas de mariage entre les deux pays, mais bel et bien l'écrasement de la France et la disparition de son passé (16). En contraste avec Weil, cependant, qui eut sa période « pacifiste » vis-à-vis de l'Allemagne nazie, espérant qu'on n'en viendrait pas à se battre, pesant même minutieusement les pour et les contre d'une hégémonie allemande par rapport à l'avenir de la démocratie, en minimisant avec stoïcisme les conséquences, en particulier sur la vie du peuple juif (17), Césaire n'eut, à ma connaissance, aucune hésitation de cette sorte : les textes de *Tropiques* représentent un engagement subtil et profond. Il ne faut pourtant pas

(15) Voir A. Césaire « Lettre à Maurice Thorez », 24 oct. 1956, *OHP*, pp. 461-473 ; S. Weil, « Le rôle de l'U.R.S.S. dans la politique mondiale » (1933), et « La politique de neutralité et l'assistance mutuelle » (1936), *EHP*, pp. 203-208 et 250-251.

(16) Jean Vercors, *Le Silence de la mer*, Ed. de Minuit, Paris, 1941. Vercors est mort récemment à l'âge de 89 ans.

(17) Voir en particulier « Réflexions sur la guerre » (1933), et « Ne recommençons pas la guerre de Troie » (1937), *EHP*, pp. 231-239 et 256-272.

oublier que les textes « pacifistes » de Weil datent de l'avant-guerre, et que son engagement anti-nazi allait, par la suite, être absolu ; on sait que la mission dangereuse et lourde en souffrances qu'elle désirait et se croyait capable de supporter sans faillir ne lui fut jamais accordée.

C'est dans l'essai intitulé « Culture et colonisation (18) », que Césaire argumente avec force sur et contre les prétendus heureux métissages. Il va jusqu'à imaginer d'abord que l'on puisse concevoir la substitution d'une civilisation « supérieure » à la civilisation détruite des colonisés. Malheureusement, l'histoire coloniale démontre amplement que les « progrès » apportés par le pays conquérant s'élaborent toujours en marge de la société colonisée sans que celle-ci soit jamais amenée à maîtriser les nouvelles techniques et les autres aspects, intellectuels, sociaux, etc., sur lesquels repose une civilisation ; car, s'il en était ainsi, la société colonisée, tôt ou tard, deviendrait concurrente, rivale de la société dite supérieure ; développement impensable évidemment pour la puissance colonisatrice. Admettant qu'il n'est point sûr que l'on puisse comparer une colonisation précapitaliste à une colonisation capitaliste, Césaire mentionne pourtant l'existence, en Gaule, d'une culture latine substituée à la culture indigène. Mais à quel prix ? Comment ne point rappeler ici les commentaires sévères de Weil sur la Gaule maîtrisée par les Romains : « *Qu'est-ce que la Gaule a fait qui vaille la peine d'être citée ?...* » écrit-elle ; et elle ajoute : « *Tout a disparu sans laisser de traces, et le pays n'a repris une vie originale et créatrice que lorsqu'il n'a plus été romain* » (EHP, OH, pp. 44-45). Dans sa discussion, en fait, Césaire souligne avec grand à propos qu'il ne saurait y avoir de civilisation nouvelle si l'emprunt d'éléments étrangers ne répond pas à ce qu'il appelle « *la dialectique du besoin* », fruit d'une « *initiative historique* » du peuple concerné, peuple donc libre de ses choix (OHP, CC, pp. 450-453).

(18) « Culture et colonisation », communication au congrès des écrivains noirs, Paris, 1956, OHP, pp. 435-457.

POUR NE PAS CONCLURE

Liberté : depuis l'après-guerre Césaire a bien des fois manifesté sa désillusion vis-à-vis du statut départemental des Antilles. Bien que je ne connaisse pas ses déclarations les plus récentes à ce sujet, un examen de plusieurs discours des années 50, 60, 70 ne montre pourtant pas, chez lui, un désir de rupture avec la France. Il est ainsi passé de l'idée de la transformation de la République française en République fédérale, à l'espoir d'une « autonomie », puis d'une « autodétermination » pour le peuple antillais, termes qui n'impliquent pas nécessairement un vœu net d'indépendance (19). Lorsqu'on relit les essais de Weil inclus dans la section *Colonies* (*EHP*, pp. 331-378), on se rend compte — bien que ses commentaires ne portent pas sur les Antilles mais sur l'Afrique du Nord, l'Asie et l'Afrique sub-saharienne — que sa position, de la fin des années 30 jusqu'à sa mort, rejoint celle de Césaire, en ce qu'elle aussi favorise le lien fédéral. Cependant, si son respect et sa connaissance de certaines civilisations — grecque, occitane, arabe, annamite... — sont manifestes, en revanche sa naïveté et son maternalisme à l'endroit des cultures sub-sahariennes sont étonnants. Ainsi, en 1943, imaginant la « liberté » future des peuples colonisés par la France, elle écrivait :

« La partie arabe de l'Afrique pourrait retrouver une vie propre sans perdre toute espèce de lien avec la France. Quant à l'Afrique noire, il semble raisonnable que, pour les problèmes d'ensemble, elle dépende tout entière de l'Europe tout entière, et que pour tout le reste elle reprenne une vie heureuse, village par village. » (*EHP*, QC, p. 371.)

Sur cette note discordante, il faudra, pour aujourd'hui, mettre un terme à ce court dialogue entre quelques aspects de ces deux grandes œuvres ; car Césaire, bien sûr, désavouerait, aurait toujours désavoué, de telles remarques. De ses premiers textes à ses plus beaux poèmes, l'Afrique noire n'est

(19) Voir notamment les trois discours de Césaire publiés dans *OHP* : 1) 22 mars 1958, pp. 477-492 ; 2) 13 août 1967, pp. 495-510 ; 3) 25 oct. 1974, pp. 529-535.

pas seulement la terre saccagée des ancêtres. L'Afrique est. Son destin n'est pas d'être « protégée » contre les démons du monde moderne. Elle a, doit avoir, son immense place au soleil :

*Et voici de tous les points du péril
l'histoire qui me fait le signe que j'attendais,
je vois pousser des nations.
Vertes et rouges, je vous salue,
bannières, gorges du vent ancien
Mali, Guinée, Ghana
et je vous vois, hommes
point maladroits sous ce soleil nouveau (20)!*

Bernadette CAILLER

University of Florida, Gainesville.

(20) A. Césaire, « Pour saluer le Tiers Monde »/à L. S. Senghor, *The Collected Poetry*, trans. with an introduction and notes by Clayton Eschleman and Annette Smith, Berkeley, University of California Press, 1983, p. 350.